

## Séquence 2, séance 2 :

### la société du « faire croire » dans *Les Liaisons dangereuses*

L'intrigue des *Liaisons dangereuses* s'inscrit dans une société d'Ancien Régime<sup>1</sup>, en particulier dans le monde de la noblesse. Même s'il n'y est jamais véritablement question de cour (ce qui permet, finalement, de ne jamais désigner un roi ou sa cour nommément), les mœurs qui y règnent, dans leurs déguisements, leur hypocrisie, leur « faire croire constant », peut clairement faire penser à la cour de Louis XVI, qui régnait à l'époque de la rédaction de l'œuvre (dates de règne de Louis XVI : 1774-1791).

#### I. Une société de faux-semblants

##### 1. Prendre soin de son image

###### a) *Le grand théâtre de la société*

Evidemment, le « faire croire », dans ce contexte de faux-semblants, renvoie à la comédie sociale, que nous avons parfois nommée *theatrum mundi*. Le vocabulaire théâtral apparaît d'ailleurs fréquemment pour désigner la société et le rôle que chacun s'efforce d'y jouer. La marquise de Merteuil, en particulier, explique dans la lettre 81 comment elle a travaillé à créer son personnage avant de l'essayer sur « le grand Théâtre » (F 221 ; GF 268. Citation : « Alors je commençai à déployer sur le grand Théâtre, les talents que je m'étais donnés »).

#### **Lettre 99 (F 275 ; GF 320-321), du début à « l'histoire de ma défaite »**

Pour Valmont comme pour Merteuil, la vie réelle est un théâtre :

- « qu'a-t-on de plus sur un plus grand théâtre ? » : la question de Valmont laisse entendre que le salon de sa tante est un petit théâtre ; petit, certes, mais qui présente toutes les caractéristiques d'un grand
- Pour les intrigues qu'on y mène, et qui font l'objet d'un récit dont la marquise attend les péripéties, qui ne viennent pas très vite (« des scènes seulement, point d'actions »). Ces intrigues ont tout le mérite que l'on attend d'un drame ou d'un roman : « *jouissances, privations, espoir, incertitudes* », bref des sentiments intenses et passionnés, qui ont pour but premier d'éviter l'ennui (« *je puis dire que dans le triste château de ma vieille tante je n'ai pas éprouvé un moment d'ennui* »). C'est pourquoi il y a une double dramatisation : Valmont est l'artisan des drames dans lesquels il joue un rôle, mais il dramatise encore le récit qu'il fait de

---

<sup>1</sup> Définition sur Wikipedia : « Ancien Régime » est le nom que l'historiographie française<sup>1</sup> donne à la période de l'histoire de France qui correspond au règne de la maison de Bourbon, depuis l'accession au trône d'Henri IV en 1589 jusqu'à la Révolution française, en 1791. Cette expression fixée par Alexis de Tocqueville dans son ouvrage *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856) puis adoptée par les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle, désigne tout à la fois l'ordre juridique et social qui régit la France jusqu'à l'été 1789 et la monarchie administrative moderne que les rois Bourbon ont élevée contre les anciens pouvoirs féodaux.

ces aventures (à la fin de l'extrait par exemple, il ménage ses effets et fait intervenir le lecteur intradiégétique pour créer un faux dialogue)

- Valmont anticipe même les réactions de son public : il ne veut pas seulement intriguer, il veut que ces intrigues soient connues, pour connaître par elles la gloire. C'est pourquoi les spectateurs « ne manqueront pas » : « ils n'auront plus qu'à admirer et applaudir ». Précisons toutefois que la première spectatrice, celle pour qui Valmont se met ainsi en scène, est la marquise de Merteuil elle-même.

### **Lettre 173 (F 463 ; GF 508), de « j'allais fermer ma Lettre » à « je crois que c'est exagéré »**

- Dans le récit que Mme de Volanges fait à Mme de Rosemonde de l'humiliation de la marquise de Merteuil, ce n'est pas la marquise qui se donne en spectacle, et pourtant elle est bien malgré elle l'objet des attentions du public. Tout ce qu'elle peut faire est garder une expression impassible. – c'est du moins ce que le « témoin oculaire » de Mme de Volanges a voulu lui faire croire, même si pour sa part elle reste dans le soupçon (« *je crois ce fait exagéré* »).
- Il n'est pas anodin que la scène ait lieu dans le petit salon de la Comédie Italienne, le théâtre où l'on joue des pièces plus légères et où les intrigues du public ont souvent plus d'importance que les intrigues de la scène : cela crée une mise en abyme de la théâtralisation.
- Le public donne donc toute sa valeur à une scène : en huant ou en applaudissant, il fait et défait les réputations. C'est une métaphore efficace de la rumeur publique.

#### *b) Le masque*

Pour jouer un rôle dans ce grand Théâtre de la société, il faut adopter le costume de ce rôle et, comme nous venons de le voir avec Mme de Merteuil, porter un masque : se composer une expression, cacher ses véritables émotions, ou en feindre qu'on n'éprouve pas.

Cécile est une petite fille au début du roman : certes par son jeune âge (15 ans), mais surtout par son ignorance entretenue par son éducation (dans un pensionnat religieux, et par sa mère qui ne lui a rien appris), et par son goût du jeu. En effet, elle est fascinée par le costume des femmes qui paraissent en société, par leurs accessoires et leur maquillage. Elles sont comme déguisées, et Cécile voudrait jouer à faire comme elles, comme un enfant joue à l'adulte pour se faire croire qu'il est plus grand qu'il n'est en réalité. C'est d'ailleurs sur cette considération que s'ouvre le roman, en laissant la parole au personnage naïf, procédé littéraire courant qui permet au lecteur de se positionner avantageusement par rapport au personnage.

### **Lettre 1 (F 31 ; GF 79), du début à « in fiocchi »**

Sophie Carnay est la confidente de Cécile. En tant que son amie, elle connaît ses travers, et Cécile peut ainsi les avouer sans faire croire qu'elle ne les a pas : elle est coquette, aime « les bonnets et les pompons », et même si elle s'en éloigne pour prendre le temps d'écrire, c'est d'abord pour témoigner qu'elle voit désormais beaucoup de belles toilettes, ce qui contraste avec l'austérité des tenues du pensionnat, et se vanter qu'elle-même porte de beaux vêtements, à rendre jalouse « la superbe Tanville ».

### **lettre 3 (F 35-36, GF 83) du début à « fixement »**

Dans cette lettre, qui contribue toujours à construire l'exposition du récit, Cécile donne un aperçu de sa nouvelle vie. Comme on le verra régulièrement, l'ennui y joue un rôle fondamental (« je me suis fort ennuyée »). Comme on s'ennuie, on se divertit, notamment en commentant les autres, en colportant des rumeurs. Si on veut résumer cette société, on peut dire qu'elle est superficielle, ennuyante, donc qu'elle se raconte des histoires pour se désennuyer. Chacun se compose un personnage pour orienter les histoires qu'on va raconter sur lui. C'est ainsi que le maquillage joue un rôle essentiel, en particulier pour les femmes : « *c'est le rouge qu'elles mettent, qui empêche de voir celui que l'embarras leur cause* ». Le maquillage permet de cacher ses émotions réelles.

**Lettre 63 (F 164 ; GF 211) : « Vous ne sauriez croire combien la douleur l'embellit. Pour peu qu'elle prenne de coquetterie, je vous garantis qu'elle pleurera souvent ».** C'est une remarque de la marquise de Merteuil à propos de Cécile. Cécile n'est encore qu'une enfant : elle n'a pas compris tous les avantages qu'elle pouvait tirer de sa physionomie. Mais Merteuil, elle, l'a bien vu, et elle présage que lorsque Cécile aurait compris qu'elle était plus belle encore quand elle pleurait, elle trouverait beaucoup d'occasions de pleurer – pour séduire, par coquetterie. La marquise de Merteuil sait bien de quoi elle parle : elle-même a fait sa propre éducation en apprenant à se composer ce masque social.

### **Lettre 81 (F 217 ; GF 263-264), de « cette utile curiosité » à « quelquefois si étonné »**

Nous reviendrons souvent à cette lettre autobiographique, qui présente une mise en abyme du personnage ; car si la marquise de Merteuil est un personnage du roman *Les Liaisons dangereuses*, elle est aussi le personnage qu'elle s'est inventé en société ; et les deux ne coïncident pas beaucoup, puisque le second consiste à faire croire qu'il n'est pas le premier. Pour créer ce personnage, elle apprend donc à faire croire :

- Qu'elle n'est pas attentive à ce que, pourtant, elle observe assidûment, en se façonnant un « regard distrait »
- Qu'elle est sereine, joyeuse ou qu'elle prend du plaisir quand elle a du chagrin ou qu'elle souffre
- Qu'elle est impassible alors qu'elle reçoit « une joie inattendue »

Parvenir à se composer son masque social est certes pour la marquise un moyen de prendre du pouvoir sur les autres, mais aussi et surtout sur elle-même (« *c'est ainsi que j'ai su prendre, sur ma physionomie, cette puissance donc je vous ai vu quelquefois si étonné* »).

Ainsi la marquise est capable de réprimer ses émotions et de feindre ce qu'elle ne ressent pas, sans s'illusionner elle-même sur la nature de ses sentiments. Son faire croire est pur mensonge.

### **Lettre 175 (F 466 ; GF 511), du début à « l'expression était juste »**

A la fin du roman, Mme de Merteuil contracte la petite vérole. Elle n'en meurt pas mais est défigurée : toute sa beauté, mais aussi tout son empire sur sa physionomie ont disparu. « Défigurée », « hideuse », la rumeur dit que c'est désormais « son âme qui transparaît sur sa figure ». Laclos a dû trouver le symbole un peu facile, c'est pourquoi il le place dans la bouche d'un personnage qu'il décrédibilise par son absence de bienveillance. Néanmoins elle sonne « juste » : la marquise, dont la perversité a été dévoilée, est contrainte à faire tomber le masque de sa beauté et de sa vertu, ce qui ne révèle que la laideur de son âme.

c) *La rumeur*

Cette société de faux-semblants, comme nous l'avons vu, est mue par la rumeur, par le fait de faire et défaire les réputations. L'un des avantages de la forme du roman épistolaire est d'ailleurs de pouvoir observer la propagation de la rumeur. Evidemment, plus une rumeur se propage, plus le nombre des locuteurs s'accroît, et plus cette rumeur a d'impact sur la réputation d'un personnage<sup>2</sup>.

**Lettre 35 (F 103 ; GF 150), de « Vous m'apprenez » à « se dédire »**

Le vicomte de Valmont souligne ici l'importance de la rumeur, puisque la Présidente de Tourvel préfère se fonder sur elle que sur son propre jugement pour déterminer son attitude vis-à-vis de Valmont. Or, le propre de la rumeur est d'être incertaine : elle se fonde sur des croyances et fait croire à ces croyances. C'est pourquoi Valmont joue sur les mots : les « amis » de Mme de Tourvel sont-ils :

- Des « accusateurs », qui savent le vrai et le communiquent
- De « vils calomniateurs », qui mentent

Puisque la rumeur n'est qu'affaire de croyance, Valmont peut la démonter et la remplacer par une autre, si ce n'est, comme il le prétend, aux yeux de ses accusateurs, au moins à ceux de la Présidente de Tourvel : « *je m'engage d'avance à me justifier, à les forcer de se dédire* ».

**Lettre 51 (F139 ; GF 187). Citation : « il ne faut pas fâcher les vieilles femmes ; ce sont elles qui font la réputation des jeunes »**

La marquise de Merteuil a bien conscience que la force d'une rumeur dépend certes du nombre de ses locuteurs, mais aussi de leur crédibilité. Or cela semble le privilège de l'âge d'avoir le pouvoir de valoriser ou de dévaloriser les autres femmes plus jeunes. C'est pourquoi, pour soigner sa réputation, il ne faut pas seulement soigner son image : il faut aussi amadouer « les vieilles femmes ».

**Lettre 64 (F 168 ; GF 215), de « vous me défendez de me présenter » à « nouveaux ordres de votre part »**

Le chevalier Danceny utilise d'ailleurs la menace de la rumeur pour parvenir à ses fins : exclu par Mme de Volanges de la maison de Cécile, lui qui y était assidu, il suppose que cela fera naître des rumeurs bien plus sûrement que de le laisser fréquenter la maison. Or, de telles rumeurs ne pourraient que nuire à Cécile, car on chercherait des raisons à cette absence, et l'on trouverait, sans doute, qu'elle a manqué de vertu, et qu'il a fallu éloigner son séducteur.

**Lettre 9 (F 48-49 ; GF 96-97), de « je ne m'attendais pas » à « n'en a-t-il pas perdues ? » puis de « quoi qu'il en soit » à « qui puisse arriver à une femme »**

Pour comprendre l'extrait, il faut d'abord saisir la nuance entre « séduites » et « perdues », à laquelle Mme de Volanges a recours pour faire comprendre à la Présidente de Tourvel qu'il est dangereux de fréquenter le vicomte de Valmont. Des femmes « séduites » sont des femmes qui lui ont cédé, qui lui ont concédé leurs faveurs, sans pour autant qu'il y ait eu d'autres conséquences qu'un éventuel chagrin d'amour. Mais des femmes « perdues » le sont de réputation : si elles perdent leur réputation de vertu, elles perdent leur honneur, elles sont rejetées de leur famille et de la société en général, et il ne leur reste plus beaucoup de solutions : le couvent (pour se retirer du monde) ou la

---

<sup>2</sup> Je ne saurais trop vous recommander l'excellent film de Patrice Leconte, *Ridicule* (1996), qui montre très bien ce processus fondé sur les apparences, à la cour de Louis XVI précisément.

mort, parce que, si elles sont déjà mariées, leurs maris les rejeteront, et si elles sont jeunes filles, elles ne trouveront bien sûr jamais de mari.

Or, Valmont ne fait pas croire qu'il est autre chose qu'un libertin – sauf à la Présidente de Tourvel. Elle est pourtant clairement prévenue : « encore plus faux et dangereux qu'il n'est aimable et séduisant, jamais, depuis sa plus grande jeunesse, il n'a fait un pas ou dit une parole sans avoir un projet, et jamais il n'eut un projet qui ne fût malhonnête ou criminel ». Si Valmont est si dangereux, c'est parce que :

- Il maîtrise les techniques du faire croire, il est calculateur et malveillant
- C'est parce qu'il est « aimable et séduisant » qu'il peut si facilement faire croire, et qu'il sert ses desseins « dangereux ».
- C'est par cette maîtrise, par cet art de faire croire à sa propre vertu, qu'il a acquis le pouvoir de nuire : « *votre réputation sera entre ses mains* ». Or, comme nous allons le voir à présent, la réputation, même si elle est quelque chose qui repose sur l'apparence, est la plus grande richesse d'une femme dans cette société.

## 2. Être une femme dans cette société d'Ancien Régime

### a) *Une société aliénante pour les femmes*

Dire qu'il s'agit d'une société patriarcale est un doux euphémisme. Les femmes y ont une place subordonnée, puisqu'elles sont de perpétuelles mineures, au point que, selon Madame de Merteuil, le statut le plus enviable soit celui de veuve. Dès lors, au moins, on n'est plus l'objet de son père ou de son mari, même si l'on demeure le jouet des rumeurs. Soulignons que les seuls autres textes connus de Choderlos de Laclos sont des traités d'éducation des filles, et que *Les Liaisons dangereuses* ont une vocation éducative, comme l'affirme l'avertissement de l'éditeur : il ne serait pas complètement incongru de qualifier Laclos de féministe et de progressiste. Le roman montre clairement que les femmes sont contrariées dans leurs aspirations par la société, quelles que soient celles-ci.

- Cécile Volanges a des aspirations sensuelles, or elle n'est pas censée avouer qu'elle prend du plaisir sexuel. Le vernis social est un vernis religieux : l'acte sexuel a une visée reproductive, ce qui doit bien être assez pour la femme. Le plaisir n'est pas pour les femmes vertueuses. Heureusement, la correspondante de Cécile, à ce sujet, est la marquise de Merteuil, qui veut l'émanciper de ces entraves, tout en l'encourageant, bien sûr, à préserver sa réputation. Autrement dit : non, il n'est pas mal de prendre du plaisir, mais non, il ne faut jamais l'avouer.

### **Lettre 16 (F 62-64 ; GF 109-111), en entier**

Dans cette lettre on voit bien tous les tourments de Cécile :

- elle prend plaisir au jeu amoureux avec Danceny (« je suis dans un trouble que je ne peux pas écrire » ; « j'ai tant de plaisir que je ne peux plus songer à autre chose » ; « je l'ai baisée comme si... »)
- mais elle se sent coupable (« je ne devrais peut-être pas te les dire » ; « c'est peut-être mal fait de baiser une Lettre comme ça » ; « je sais bien que ça ne se doit pas » ; « je ne voudrais rien faire qui fût mal. On nous recommande tant d'avoir bon cœur ! et puis on nous défend de suivre ce qui l'inspire »)

- donc elle cherche à se déculpabiliser (« c'est plus fort que moi », « je n'ai pas pu m'en empêcher » ; « est-ce qu'un Homme n'est pas notre prochain comme une femme, et plus encore ? » ; « en ne faisant que ce qu'elle me dire, je n'aurai rien à me reprocher »)

Cécile ne sait plus quoi croire face à ces tourments. Son cœur ? Son éducation ? Dans l'incertitude, il ne lui reste qu'à se faire croire qu'elle agit pour le mieux.

### **Lettre 97 (F 269-270 ; GF 315-316), de « apprenez donc » à « encore plus que tout le reste »**

On retrouve ici le même schéma après la visite de Valmont – qu'on qualifierait aujourd'hui techniquement de viol, mais qui montre tout de même bien une forme de consentement tacite de la part de Cécile :

- Sensualité : « il m'a toute troublée », « il y avait des moments où j'étais comme si je l'aimais » ; « et puis aussi, j'étais bien troublée ! »
- Culpabilité : « c'est bien le rouge de la honte », « c'est bien mal ça »
- Désir de déculpabilisation : « je puis bien vous assurer que je ne voulais pas » ; « il a bien fallu, car comment faire ? »

Le tout parfaitement résumé ici : « ce que je me reproche le plus [...] c'est de ne pas m'être défendue autant que je le pouvais ». Ce qui fait le plus culpabiliser Cécile n'est donc pas seulement d'avoir apprécié les baisers de Valmont, mais surtout de ne pas avoir réussi à lui faire croire qu'elle n'y prenait aucun plaisir. Il faut donc qu'elle se batte contre ses désirs, et contre l'image qu'elle renvoie : « *s'il est toujours aussi difficile que ça de se défendre, il faut y être bien accoutumée !* ». C'est cette dichotomie entre ce qu'elle veut et la conscience de ce qu'elle doit paraître qui est si douloureuse : « *croiriez-vous que quand il s'en est allé, j'en étais comme fâchée, et que j'ai eu la faiblesse de consentir qu'il revînt ce soir : ça me désole encore plus que tout le reste.* »

- La Présidente de Tourvel a des aspirations sentimentales qui, elles aussi, entrent en conflit avec le rôle qu'elle doit tenir, que lui impose la société

### **Lettre 56 (F 150 ; GF 198), de « chérie et estimée » à « je me hâterais de les prendre »**

La Présidente de Tourvel oppose le devoir, par les liens du mariage, et le tumulte, caractérisé par la sensualité et la passion amoureuse qu'elle pourrait avoir avec le vicomte de Valmont, présentée dans cet extrait à travers la métaphore de la tempête.

Or son positionnement est celui d'une femme plus mûre et plus maîtresse d'elle-même que Cécile. En effet, alors que Cécile se livre à la sensualité, voire à l'amour, mais qu'elle le paie au prix d'une grande culpabilité, la Présidente de Tourvel, elle, préfère renoncer aux plaisirs de l'amour, pour ne pas payer ce prix. C'est pourquoi son bonheur est sans éclat : il se définit par le devoir (« *je suis heureuse, je dois l'être* ») et la paix intérieure (« *est-il de plus doux [plaisirs] que d'être en paix avec soi-même, de n'avoir que des jours sereins, de s'endormir sans trouble, et de s'éveiller sans remords ?* »). Les références à la sensualité (« *plaisirs plus vifs* », « *un tumulte des sens* ») ne sont là que pour renvoyer Valmont à son identité de libertin. Ce qui entre en tension avec « les liens » du devoir et du mariage, ce sont les passions de l'amour : « *un orage des passions dont le spectacle est effrayant* »).

**Lettre 90 (F 252 ; GF 298), de « ne craignez pas » à « aux dépens de ma vie »**

Cette même tension se retrouve ici. La chute de Mme de Tourvel se fait en deux étapes : d'abord elle consent au sentiment, après seulement aux actions. Or, elle lutte pour ne pas s'abandonner : pour préserver à ses yeux (et peut-être aux yeux de la société) l'image d'une femme vertueuse, qui respecte ses devoirs envers son époux. La société exige d'elle non pas l'abandon que Valmont attend, mais la maîtrise : « *cet empire que j'ai perdu sur mes sentiments, je le conserverai sur mes actions* ». Si pour Valmont, la victoire est dans l'abandon des sens, la véritable chute, pour la Présidente, est déjà dans l'aveu de ces sentiments.

- La marquise de Merteuil a des aspirations intellectuelles : elle refuse de se laisser soumettre à cette condition féminine qui doit être celle de la servitude et de l'ignorance – mais elle ne peut absolument pas le faire au grand jour. A Valmont, elle dit (presque) tout, et c'est bien commode pour nous lecteurs, puisque c'est le seul moyen que nous ayons d'accéder à sa pensée. Aux autres, elle joue un rôle, elle fait croire à sa vertu, en cachant ses qualités intellectuelles.

**Lettre 81 (F 216-218 ; GF 263-264), de « mais moi » à « qu'on cherchait à me cacher », puis de « j'étais bien jeune » à « que je voulais acquérir »**

La marquise est d'abord une femme, c'est-à-dire soumise à une condition incompatible avec le développement intellectuel : « *vouée par état au silence et à l'inaction* », tenue dans l'ignorance parce qu'on lui cache certains discours parce qu'elle est femme. Et pourtant, elle a su se construire par raisonnement et observation : « *[mes principes] sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage* ».

Or, la condition nécessaire à cette création est d'avoir su faire croire qu'elle était une femme telle qu'on voulait qu'elle soit. Il ne fallait pas montrer qu'elle observait ou pensait : elle travaillait à paraître « étourdie ou distraite », pour endormir les méfiances.

Le deuxième extrait s'ouvre sur ce constat : une femme n'a rien en propre, elle ne peut être propriétaire, puisqu'elle est elle-même la propriété d'un homme. La seule chose qu'elle possède c'est sa « pensée ». C'est donc jalousement qu'elle garde cette pensée pour elle :

- elle cache ce qu'elle pense
- elle fait croire qu'elle pense autre chose, ce qu'elle adapte en fonction de son « public » : « *ma façon de penser fut pour moi seule, et je ne montrai plus que celle qu'il m'était utile de laisser voir* ».

Ainsi, elle affirme : « **je n'avais pas quinze ans, je possédais déjà les talents auxquels la plus grande partie de nos Politiques doivent leur réputation** », c'est-à-dire la dissimulation, l'observation, l'analyse, et l'adaptabilité.

b) *La nécessité de faire croire à sa vertu*

Dans cette perspective, la femme dans la société d'Ancien Régime ne peut pas « être », parce qu'elle n'a pas le droit d'être ce qu'elle veut – on lui demande surtout de ne rien être. Dès lors, être vertueuse, c'est avant tout avoir une posture passive : accepter son sort, se laisser soumettre, ne pas désirer, ne surtout pas chercher à s'extirper de sa condition. Et pourtant, les femmes de la noblesse, lisent, tiennent salon, les philosophes des Lumières et les romanciers leur donnent de plus en plus de place, si bien qu'elles peuvent à bon droit prendre espoir d'une capacité d'action. Que faire alors, si :

- On peut agir un peu
- Mais surtout pas le montrer ?

C'est une invitation à donner plus d'importance au faire croire qu'à l'être. Les femmes doivent donc, surtout, ne pas montrer qu'elles se libèrent (un peu). Elles doivent donc avant tout préserver leur réputation de vertu.

**Lettre 10 (F 50-51 ; GF 98-99), de « dites-moi donc, amant langoureux » à « le prix de la valeur et de l'adresse »**

La marquise de Merteuil souligne ici à l'attention de Valmont (et du lecteur) le paradoxe de la femme qui se donne à son amant, donc hors du devoir, c'est-à-dire hors du mariage, ce qui constitue un attentat à sa vertu :

- D'une part elle en a envie
- D'autre part on ne doit pas voir qu'elle en a envie : « *quelque envie qu'on ait de se donner, quelque pressée que l'on en soit, encore faut-il un prétexte ; et y en a-t-il de plus commode pour nous, que celui qui nous donne l'air de céder à la force ?* »
- La conclusion en est l'apologie d'une apparence de violence : la femme doit laisser croire qu'elle ne cède que parce qu'elle n'a pas le choix (et non parce qu'elle en a envie), ce qui laisse à l'amant l'illusion d'une victoire masculine et d'une défaite féminine (si bien qu'un coq comme Valmont croit qu'il a violé toutes les femmes qu'il a eues (alors qu'elles étaient d'accord mais ne pouvaient pas le montrer).
- Il ne s'agit pas d'être violent véritablement, mais de « *garder l'air de la violence* » ; et c'est à la femme de ménager cette apparence, en faisant croire que la contrainte est la seule chose qui les fait céder, pour « *flatter avec adresse nos deux passions favorites, la gloire de la défense et le plaisir de la défaite* » : faire croire qu'on se défend mais prendre plaisir à céder quand même.
- Autrement dit dans cette guerre des sexes c'est la femme qui gagne : elle fait croire à l'homme qu'il gagne alors que c'est elle qui l'a laissé faire, et celui qui fait croire est toujours celui qui est plus puissant que l'autre.

**Lettre 18 (F 67 ; GF 114), de « en posant ma harpe vis-à-vis de moi » à « je n'ai rien à me reprocher »**

Cécile a moins de principes parce qu'elle a moins de cervelle, mais elle a l'intuition de ce qu'elle peut se permettre : elle peut tirer plaisir d'un contact fugace avec Danceny, mais ne doit pas laisser croire qu'elle est d'accord, donc elle retire sa main, pour n'avoir « rien à [se] reprocher ».

**Lettre 81 (F 220 ; GF 266), de « je les fortifiai » à « méditai les moyens »**

C'est la suite de la formation de la marquise. Elle fait sa propre éducation, désormais en lisant des livres, pour éclairer son esprit.



« *J'étudiai nos mœurs dans les Romans ; nos opinions dans les Philosophes ; je cherchai même dans les Moralistes les plus sévères ce qu'ils exigeaient de nous, et je m'assurai ainsi de ce qu'on pouvait faire, de ce qu'on devait penser, et de ce qu'il fallait paraître* ». Cette citation est essentielle, car elle indique :

- Que le roman est le lieu des possibles. C'est là que des personnages de fiction essaient la vie et ses multiples possibilités, et nous en rendent compte, si bien que nous pouvons sans danger écarter ou adopter certaines alternatives.
- La philosophie apprend à penser
- Les moralistes donnent le ton de la comédie sociale. Or c'est ce dernier point qui, selon Merteuil, « présentait quelques difficultés dans son exécution »

Sa stratégie consiste donc en un entraînement : elle doit s'efforcer de paraître telle qu'elle est censée être, et non telle qu'elle est vraiment. La lettre 81 explique en particulier comment elle gagne la confiance de son époux avant son veuvage concernant sa vertu : quelque plaisir qu'elle prenne aux ébats conjugaux, elle feint l'impassibilité. Convaincu qu'elle ne s'intéresse pas à la sexualité, il ne la surveille pas de trop près ; après son veuvage, elle travaille à « *acquérir le renom d'invincible* », c'est-à-dire de femme si vertueuse qu'on ne pourra pas « vaincre » cette vertu. Pour ce faire elle a d'abord quelques amants, puis joue la repentance et obtient ainsi le soutien des vieilles femmes, faiseuses de réputations. Mais elle a déjà attiré le regard des hommes. Dès lors, elle fait en sorte d'afficher ses refus, en séduisant pour les repousser les hommes qui ne lui plaisent pas, pour profiter en toute discrétion de relations plus intimes avec ceux qui lui plaisent.

## II. Valmont et Merteuil : la dramatisation de l'existence

Locke nous l'a dit : « *les hommes aiment tromper et être trompés* ». Nous y prenons plaisir, parce que l'illusion est plus agréable, plus cohérente, plus acceptable que la réalité. Or, cette réalité, c'est, pour citer cette fois-ci Schopenhauer, que « la vie oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui ». Cela semble bien être la tragédie de Merteuil et de Valmont, comme de tous les personnages, finalement, des *Liaisons dangereuses* : ils s'ennuient. C'est un mot absolument essentiel dans l'ouvrage, que l'on retrouve sous la plume de beaucoup d'épistoliers. Et puisqu'ils s'ennuient, parfois ils se racontent des histoires, mais en ce qui concernent Valmont et Merteuil, ils les créent, c'est-à-dire, d'une part, ils dramatisent leur existence, et d'autre part, ils se font les manipulateurs de la vie des autres, qu'ils dirigent comme un romancier ses personnages.

On peut le voir à l'utilisation récurrente d'un vocabulaire méta-dramatique, en particulier dans les lettres de Valmont, pour qui Azolan est un « vrai valet de Comédie » (lettre 15), Danceny un « beau Héros de Roman » (lettre 57) quand lui-même se compare « au Héros d'un Drame, dans la scène du dénouement » (lettre 21). En outre, Cécile est présentée dans la lettre 2 par la marquise de Merteuil comme « l'Héroïne de ce nouveau roman ».

Nous l'avons vu, la marquise s'est créé son personnage de vertueuse aux yeux de la société, mais elle élabore celui d'une femme libre, forte et savante, libertine au dernier point, pour le seul bénéfice de Valmont. Quant à Valmont, il s'invente un personnage de libertin repenté à l'attention de la Présidente de Tourvel, mais rivalise de cruauté libertine dans le personnage qu'il joue à la marquise de Merteuil.

Prenons un court instant pour définir le libertinage. A l'origine, au XVII<sup>e</sup>s, le terme désigne une personne qui prend ses distances avec les dogmes religieux. Mais au XVIII<sup>e</sup>s, il s'agit plutôt de libertinage de mœurs : d'une grande liberté, notamment sexuelle. Si l'on veut, le libertinage, d'abord amoral, devient ensuite proprement immoral.

## 1. La séduction comme combat

C'est un poncif littéraire : Cupidon tire des flèches. La séduction amoureuse est souvent assimilée à un combat entre un attaquant (le séducteur) et un résistant (le séduit), et l'issue de cette séduction est assimilée à une victoire (du séducteur) et une défaite (du séduit qui résistait jusqu'alors). Il n'est pas étonnant que le vocabulaire militaire jalonne toute l'œuvre. Mais l'omniprésence de ce propos permet de placer l'intrigue hors du roman d'amour : c'est une histoire de pouvoir et d'amour-propre, plus que d'amour. Comme libertins, Valmont et Merteuil se présentent comme des combattants : c'est une métaphore qui leur permet de se grandir à leurs propres yeux et aux yeux de l'autre, un moyen de rendre plus intéressante leur existence ennuyante.

**Lettre 23 (F 79, GF 16), de « quelle est donc notre faiblesse ? » à « ce projet est sublime, n'est-ce pas ? »**

Pour Valmont, la Présidente de Tourvel n'est pas une femme à séduire : elle est un adversaire (ou plus précisément, sa vertu est un adversaire) à vaincre. Mais « à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire<sup>3</sup> » ! C'est parce qu'elle est un « projet » et non une « occasion » que Valmont prend son temps : la bataille est plus intéressante que la victoire, et le trophée n'a de valeur que si la chasse a été longue et dangereuse.

**Lettre 96 (F 266-268 ; GF 312-314), de « après avoir calmé » à « le rendez-vous de ce soir »**

La défaite de Cécile est dramatisée par le vocabulaire militaire, renforcé par celui de la stratégie. Valmont est malin : il sait à quels troubles Cécile est en proie, toute en tension entre sa sensualité, sa curiosité, mais aussi sa peur, son devoir : il sait qu'elle « entre en composition », et prévoit qu'elle ait sa part de responsabilité dans sa reddition.

De nombreux autres extraits pourraient être convoqués. L'essentiel est de comprendre que l'emploi du vocabulaire guerrier pour parler d'amour permet de hisser de simples histoires de séduction au rang de véritables épopées. D'un homme vicieux qui, pour ainsi dire, viole une adolescente naïve, on fait le récit d'une glorieuse bataille remportée grâce aux efforts conjoints de la force et de la stratégie.

Evidemment, si Valmont se présente comme un combattant (vainqueur, il va sans dire), il n'en va pas de même de la marquise. Elle est femme et, nous l'avons vu, ses armes sont avant tout dans le faire croire. Elle a voulu « acquérir le renom d'invincible » : l'essentiel est d'être victorieuse, en ce qu'elle fait croire à sa vertu.

## 2. Du plaisir charnel au plaisir esthétique

Nous avons pu voir dans les extraits précédents une distinction entre le « projet » et « l'occasion ». Ce sont des termes que l'on croise ordinairement dans la littérature libertine. L'« occasion » renvoie à une victoire facile, voire même à une absence de combat, à un plaisir partagé. Emilie est, pour Valmont, une « occasion », comme la comtesse de R\*\*\* qui l'invite à « visiter son bois ». Le « projet » désigne une stratégie de plus grande envergure, qui s'étend dans le temps et

---

<sup>3</sup> Corneille, *Le Cid*

implique beaucoup plus de « faire croire ». Il s'agit de servir des intérêts libertins qui vont bien au-delà du désir charnel puisqu'il s'agit de dévoyer la vertu. Or, il y a plusieurs « projets » :

- La marquise a un projet concernant Cécile pour se venger de Prévan
- Le vicomte a un projet concernant Mme de Tourvel, pour être son Dieu
- Mais chacun finit par amender le projet de l'autre :
  - la marquise s'offre comme récompense au vicomte dans le projet Tourvel – elle devient donc le véritable objectif du projet, qu'elle recentre sur elle-même
  - la découverte par Valmont des lettres de Mme de Volanges à la Présidente de Tourvel le décide à intervenir dans le projet Cécile
- Finalement, il apparaît que le projet de chacun des deux libertins est de surpasser l'autre, de le vaincre.

a) *Se raconter comme libertin : l'aventure esthétique*

Pour chacun des libertins, il ne s'agit pas seulement de tirer du plaisir de ses aventures, ni même l'orgueil de la victoire : il s'agit de s'afficher comme libertin. Ecrire ses exploits amoureux semble leur procurer un plaisir esthétique qui prolonge l'aventure charnelle ou amoureuse. C'est pourquoi « projets » ou « occasions » font l'objet de récits complaisants de la part de Valmont et de Merteuil. Il s'agit, pour chacun, de conforter son image dans le regard de l'autre, image nécessairement déformée de la réalité, comédie grinçante à destination d'un public indulgent, parce que soumis aux mêmes affres de l'ennui dans l'existence.

**Lettre 96 (F 263-264 ; GF 309-310), de « ce n'est pas de Mme de Tourvel » à « qu'une femme ordinaire »**

L'important pour Valmont ne semble pas tant de vivre l'aventure amoureuse que de la raconter, avec les moyens de la littérature – et de les raconter, spécifiquement, à la marquise de Merteuil, à la fois pour rivaliser de libertinage avec elle et pour piquer sa jalousie. La reddition de la Présidente est :

- Avant tout, une intrigue théâtrale, comme en témoignent le début et la fin de l'extrait. Valmont ménage des effets, en particulier des lenteurs – au risque de déplaire à son public qui préfère les scènes d'action (« *les scènes filées vous ennuient* »). Ce n'est pas n'importe quel type de pièce : c'est une tragédie, ce qui se caractérise par la notion de fatalité inéluctable (« *n'ayant plus que moi pour guide et pour appui, sans songer à me reprocher davantage une chute inévitable, elle m'implore pour la retarder* ») et par le fait que l'intrigue est sous-tendue par « *ces touchants combats entre l'amour et la vertu* ».

- Mais ce qui, en réalité, n'est que tergiversations de femme, se transforme sous la plume de Valmont en une véritable épopée, ce qui se caractérise par :

- Les nombreuses mentions du danger (« *effrayée du péril qu'elle court* », « *n'osant fixer le danger* »)
- Le présent de narration
- La soumission à des forces magiques (« *et bientôt un magique pouvoir la replace plus près de ce danger* »), qui ne sont autres que Valmont lui-même : si Tourvel est l'héroïne de son épopée, Valmont en est la divinité qui contrôle tout : « *tout ce que les mortels, dans leur crainte, offrent à la Divinité, c'est moi qui le reçois d'elle* » ; « *le culte qu'elle me rend* »)

**Lettre 71** (F 181-185 ; GF 228-233) : Vressac

L'aventure est plaisante, et n'a pas beaucoup d'autre intérêt que d'être plaisante. Elle est présentée comme un intermède, faute de pouvoir s'occuper de ses projets puisque Azolan a oublié les lettres de Valmont à Paris. Pour autant, il faut toujours raconter quelque chose : c'est l'heure de la farce entre deux tragédies.

- l'histoire, de l'aveu de Valmont, n'a pas grand intérêt : « l'aventure, par elle-même, est bien peu de chose ; ce n'est qu'un réchauffé avec la Vicomtesse de M\*\*\* ». Elle est un divertissement, dans le registre de la comédie, qui confronte autour d'une même femme le mari, l'amant en titre (Vressac) et l'amant occasionnel (Valmont), dans une configuration précisée p. 182. Quant aux rebondissements de l'intrigue, ils sont burlesques. Le faire croire y relève de la ruse : la Vicomtesse, après avoir visité Valmont dans sa chambre, trouve la sienne fermée, et il faut faire croire que Valmont a dû enfoncer sa porte en réponse aux cris de la dame en détresse, qui a cru qu'un voleur lui voulait du mal.

- Evidemment, ce récit enchâssé a un deuxième intérêt, au-delà du divertissement : il s'agit de valoriser Valmont, d'entretenir son personnage de libertin. Avant même de commencer à raconter, c'est de lui qu'il parle, et de l'image qu'il veut renvoyer : « *je suis bien aise d'ailleurs de vous faire voir que si j'ai le talent de perdre les femmes, je n'ai pas moins, quand je veux, celui de les sauver. Le parti le plus difficile, ou le plus gai, est toujours celui que je prends* ». Au milieu de la lettre, ses ébats avec la Vicomtesse donnent lieu à une autocomplaisance : « *Comme je n'ai point de vanité, je ne m'arrête pas aux détails de la nuit : mais vous me connaissez, et j'ai été content de moi.* » C'est d'ailleurs ce qui justifie de raconter cette histoire, d'en faire, littéralement, une légende (ce qui mérite d'être lu) : « *si vous trouvez cette histoire plaisante, je ne vous en demande pas le secret. A présent que je m'en suis amusé, il est juste que le public ait son tour.* »

**Lettre 85** ( F 233-243 ; GF 279-289) : Prévan

- du début à « d'origine » (F233 ; GF 279)

Rappelons que, dans cette aventure, ce qui est en jeu est, d'une part, la réputation de vertu de la marquise aux yeux de tout un chacun mais, d'autre part, son image d'habile libertine aux yeux de Valmont. Dans les deux cas, ce qui importe n'est donc pas tant ce qui s'est passé (quoique la marquise ait pris du bon temps : « *le récit ne sera pas si plaisant que l'action* » - comme Valmont, elle se divertit) que le récit qu'on en fera – l'aventure esthétique prime encore sur l'aventure amoureuse. En effet ce récit enchâssé permet à la marquise de prouver sa supériorité sur Prévan, dont Valmont l'enjoignait à se méfier (« *à présent vous allez juger qui de lui ou de moi pourra se vanter* ») mais aussi sur Valmont lui-même, puisqu'elle recule brièvement le moment du récit pour souligner tout ce qu'il lui doit (« *Que vous êtes heureux de m'avoir pour amie ! Je suis pour vous une Fée bienfaisante* »). Si Merteuil et Valmont se construisent comme des personnages de fiction et s'inventent leurs histoires, pour mieux les raconter ensuite, il semblerait dans le troisième paragraphe de la lettre que ce soit la marquise qui tire les ficelles, et qui soit la romancière la plus habile.

- de « *Etranger dans ma société* » à « *la cause de mon trouble* » (F 235-236 ; GF 282)

Cet extrait relate les ruses de la marquise, dans le travestissement de son apparence. Rappelons qu'elle doit séduire Prévan, tout en préservant son image vertueuse. Pour cela il faut de « la malice » et de « l'adresse ».

Ainsi elle se compose un personnage : celui d'une femme vertueuse ordinaire, prête à céder mais qui redoute cette défaite. En réalité, elle fait tout pour flatter l'orgueil de Prévan et lui faire croire ce qu'il ne demande qu'à croire : qu'elle va lui céder. Elle feint ce combat de l'amour et de la vertu que la Présidente de Tourvel, elle, ressent véritablement. C'est ainsi qu'elle « *avai[t] l'air de pressentir [sa] défaite, et de redouter [son] vainqueur* », pour mieux lui « *faire croire que toute [sa] crainte était qu'il devinât la cause de [son] trouble* ».

Elle aussi ponctue son récit d'une bonne dose d'autocomplaisance, qui lui permet de marquer sa supériorité sur Valmont : « *je vous le demande, qu'eussiez-vous fait de mieux ?* », sous-entendu : à la place de Prévan. Elle souligne par là qu'elle est tout à fait capable de repérer tous les comportements amoureux et de les orienter à son avantage, alors que Valmont ne fait qu'appliquer des schémas préétablis.

- de « *Qu'il est commode* » à « *un cercle assez nombreux* » (F 237 ; GF 283-284)

Dans cet extrait Valmont est comparé à Prévan : ils ont des principes, c'est-à-dire qu'ils se comportent tout le temps de la même façon. Ils sont ainsi prévisibles, et, partant, manipulables : « *votre marche réglée se devine si facilement !* ». La force de Merteuil est de ne pas être dupe de la comédie sociale : « *l'arrivée, le maintien, le ton, les discours, je savais tout dès la veille* ». Ayant tout prévu, elle sait quels comportements de sa part vont déclencher quelles réactions de la part de Prévan. Comparer Valmont à Prévan doit donc être vexant pour le libertin.

- de « *c'est à ma solitude* » à « *telle qu'il faut la raconter* » (F 243 ; GF 289)

Comme Valmont, Merteuil construit sa légende : c'est elle qui va transmettre à Mme de Volanges (qui se fera un plaisir de le raconter à tout le monde) la version officielle de l'aventure de Prévan, « *cette histoire telle qu'il faut la raconter* ». Car la vérité est réservée à Valmont seul – et à Prévan, que personne ne croira. Tel est pris qui croyait prendre : Prévan voulait prouver que Merteuil n'était pas vertueuse, et se vanter d'avoir triomphé de « l'invincible », en le racontant à tout le monde ; c'est finalement Merteuil qui fait sa publicité, se présentant comme vertueuse et Prévan comme un épouvantable goujat.

#### b) *Valmont et Merteuil : rivaux et complémentaires*

Il s'agit donc, pour les libertins, de préserver leurs réputations, mais sur des modes bien différents : Valmont se vante de son libertinage, et Merteuil, parce qu'elle est femme, ne s'en vante qu'auprès de Valmont ; la réputation qu'elle veut défendre auprès du plus grand nombre est celle d'une femme vertueuse (tout en se permettant des plaisirs cachés). Curieusement, chacun prend soin de préserver la réputation de l'autre.

Ainsi, Merteuil s'inquiète de voir Valmont se comporter en amoureux avec la Présidente de Tourvel **lettre 113 (F 320-321 ; GF 366-367), du début à « jusqu'à présent »** : elle l'informe que des « bruits dangereux » courent sur son compte, attribuant son absence à « un amour romanesque et malheureux », incompatible avec sa réputation. Laisser « *perdre l'idée qu'on ne [lui] résiste pas* », c'est s'exposer à de plus fortes rivalités de la part des hommes qui avaient admis sa supériorité, mais aussi

à de plus grandes résistances de la part des femmes. Il risque de ne plus être estimé à sa juste valeur. Il lui répond **lettre 115 (F 329-330 ; GF 374-375)**, de « **d'abord, je vous remercie** » à « **un second exemple** » : il n'est pas inquiet pour sa réputation, car il y œuvre, d'une part par Cécile : « *comme si ce n'était rien, que d'enlever, en une soirée, une jeune fille à son Amant aimé, d'en user ensuite tant qu'on le veut et absolument comme de son bien, et sans plus d'embarras ; d'en obtenir ce qu'on n'ose pas même exiger de toutes les filles dont c'est le métier ; et cela, sans la déranger en rien de son tendre amour* ». D'autre part, si cela ne suffit pas, et « *si on aime mieux le genre héroïque* », il exposera son chef d'œuvre : le projet de la Présidente de Tourvel, « *ce modèle cité de toutes les vertus ! respectée même de nos plus libertins !* ». Finalement, il s'agit de faire admettre, faire croire, cette réputation : « *je dirai à mes rivaux : « voyez mon ouvrage, et cherchez-en dans le siècle un second exemple ! »* ».

De son côté, Valmont s'inquiète du projet de Prévan, qui affirme dans la **lettre 70** qu'il ne « *croir[a] à la vertu de Mme de Merteuil, qu'après avoir crevé six chevaux à lui faire [sa] cour* », et c'est Valmont encore qui la met plusieurs fois en garde contre lui. Mais c'est bien Merteuil qui l'emporte.

Ainsi, les deux libertins ont des intérêts communs et un attachement l'un à l'autre. Leur correspondance est la seule dans laquelle le « faire croire » n'est pas un « faire accroire », mais un renforcement de l'image. Ils ne se mentent pas, mais ils se grandissent dans le regard de l'autre. On ne peut pas ignorer leur rivalité, qui culmine dans la **lettre 153** par la déclaration de guerre de Merteuil. S'il y a des louanges pour l'accomplissement des projets, c'est seulement parce que chacun se les adresse à soi-même : les compliments pour les réussites de l'autre sont bien peu appuyés. Par exemple, après la victoire de la marquise sur Prévan, Valmont souligne même qu'il ne la complimentera pas vraiment, comptant sur elle pour se complimenter elle-même (**lettre 96, du début à « en partie », F262-263, GF 308-309**) et racontant, dans la même lettre, la façon dont il a réussi à s'introduire dans la chambre de Cécile (alors que Prévan, lui, a été tenu en échec par la marquise : il n'y avait donc pas lieu de comparer les deux hommes). En substituant aux ruses de la marquise la parfaite soumission de Cécile, il réaffirme, dans la guerre des sexes, la suprématie phallocrate.

Nous avons donc montré comment, pour faire face à l'ennui, mais aussi par divertissement au sens pascalien, pour s'illusionner sur sa propre valeur et se donner l'illusion d'avoir un pouvoir sur les personnes et les événements, les personnages de Valmont et Merteuil se racontent comme libertins. Nous allons voire, à présent, que cela se traduit par une tentative commune de prendre le pouvoir sur autrui.

### 3. faire croire c'est prendre le pouvoir

#### a. *Intriguer, c'est pouvoir*

Valmont et Merteuil sont deux marionnettistes, qui utilisent les autres comme des pantins, des poupées, qu'ils mettent en scène et manipulent, toujours pour éviter l'ennui et l'angoisse de leur contingence – finalement, pour ne pas être réduits à leur stricte humanité.

C'est pourquoi ils créent des obstacles : lorsque tout va bien, il n'y a pas d'histoire, et il faut des rebondissements pour le bien des deux romans mis en abyme, celui de Laclos, que nous lisons, et celui des personnages, que Valmont et Merteuil écrivent ensemble. La marquise le rappelle au vicomte dans la **lettre 63 (F166 ; GF 213)** : « *c'est de vos soins que va dépendre le dénouement de cette intrigue. Jugez du moment où il faudra réunir les Acteurs* ». Par exemple, Valmont déplore le peu d'initiative de Danceny. Il est amoureux de Cécile, mais de là à être suffisamment entreprenant pour la déflorer avant

le mariage avec Gercourt... « *Il aurait fallu, pour échauffer notre jeune homme, plus d'obstacles qu'il n'en a rencontrés* » (**lettre 57 (F 153 ; GF 200-201)**, de « *il aurait fallu* » à « *pas de remède* »). La marquise le comprend bien et agit en conséquence (**lettre 63, de « il lui faut donc des obstacles » à « apprenez donc ce que j'ai fait » - F 160-161 ; GF 208**). Elle fait en sorte que les lettres de Cécile soient dévoilées à sa mère, et que Cécile soit envoyée loin de Danceny, rejeté de la maison.

Pouvoir écrire l'histoire des autres en intrigant donne nettement aux libertins l'impression d'être des divinités. Or, le dévoilement du langage religieux est aussi le reflet d'une attitude libertine, par son irréligion. Evidemment, ni Valmont ni Merteuil n'est pieux, et s'ils vont parfois à l'église, ce n'est que pour qu'on les y voit. Chacun est son propre Dieu : « *Je serai vraiment le Dieu qu'elle aura préféré* », affirme Valmont dans la **lettre 6** à propos de la Présidente de Tourvel (**F 44 ; GF 91**) ; quant à Merteuil, en se positionnant comme la meilleure conseillère pour la mère et la fille Volanges, elle se sent « *comme la Divinité, recevant les vœux opposés des aveugles mortels, et ne changeant rien à mes décrets immuables* » (**lettre 63 – F 163 ; GF 211**).

#### b. *L'éducation des ignorants*

Enfin, l'exercice du pouvoir par la manipulation et la ruse va bien au-delà de l'intrigue. Valmont et Merteuil se chargent de l'éducation des ignorants, c'est-à-dire des jeunes gens Cécile de Volanges et le chevalier Danceny. Or, il ne s'agit certes pas d'éducation intellectuelle. Il y est question d'éducation sexuelle, sociale, et antimorale, puisque, dans la pure tradition libertine, ils s'attachent à renverser les valeurs qu'on leur a inculquées dans l'enfance. Pour cela, il faut faire croire : créer une relation de confiance, qui fasse passer les conseils pour fiables.

##### - L'éducation de Cécile par Merteuil

Si Cécile est si crédule, c'est parce qu'elle est ignorante. Elle a été élevée au pensionnat et elle est très jeune : cela la rend impressionnable et parfaitement ignorante des usages sociaux (« gauche, à la vérité, comme on ne l'est point » - **lettre 2, F 35 ; GF 83**). Elle s'en rend bien compte elle-même, puisqu'elle le constate avec ironie dès la **lettre 1** (« conviens que nous voilà bien savantes ! » F 33 ; GF 81).

Merteuil veut former Cécile, « projet » qu'elle réaffirme dans la **lettre 20 (F 70 ; GF 117)**. Elle est certes mue par un désir de vengeance envers Gercourt (« Quelle est donc en effet l'insolente sécurité de cet homme, qui ose dormir tranquille, alors qu'une femme, qui a à se plaindre de lui, ne s'est pas encore vengée ? »), mais aussi parce qu'elle aime à exercer son pouvoir sur elle (« je vois son petit cœur se développer, et c'est un spectacle ravissant » ; elle la qualifie même de « rival » du chevalier de Belleruche ; « je suis souvent tentée d'en faire mon élève ; c'est un service que j'ai envie de rendre à Gercourt [...] nous lui donnerons une femme toute formée, au lieu de son innocente Pensionnaire ». Il s'agit donc de faire de Cécile une femme savante en matière de sexualité. Elle appuie d'ailleurs son éducation d'une certaine littérature – libertine ? Nous n'en saurons pas davantage<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Lettre 29, F 90 ; GF 137) : « Mme de Merteuil m'a dit aussi qu'elle me prêterait des livres qui parlaient de tout cela, et qui m'apprendraient à bien me conduire [...]. Elle m'a recommandé seulement de ne rien dire à Maman de ces Livres-là, parce que ça aurait l'air de trouver qu'elle a trop négligé mon éducation, et ça pourrait la fâcher ». Cette éducation livresque entre femmes place certes *les Liaisons dangereuses* dans le cadre des Lumières, mais la ruse pour que Cécile n'en parle pas à sa mère laisse bien entendre que ce n'est pas une lecture vertueuse qui s'initie ici.

**Lettre 38 (F 109 ; GF 156), de « savez-vous » à « réellement séduisante ».** Cécile est charmante aux yeux de la marquise par son naturel, sa naïveté, sa candeur. Ce qui est étonnant est qu'il lui semble naturel d'être artificielle, ce qui est souligné par l'oxymore « *fausseté naturelle* ». Autrement dit, elle a naturellement du talent pour jouer la comédie de la flatterie (« *elle est naturellement très caressante* »), alors que son visage reflète « *l'image de la candeur et de l'ingénuité* ». On peut tout lui faire croire, parce qu'elle est crédule et que Mme de Merteuil, par sa position savante et la relation de confiance qui les unit, est crédible : « *elle me prie de l'instruire, avec une bonne foi réellement séduisante* »<sup>5</sup>.

Enfin, la **lettre 105** est sans doute la leçon essentielle de la marquise à Cécile ; c'est, en tout cas le témoignage le plus direct. La marquise y est assez sincère – mais pas jusqu'au bout. Elle se compose de quatre parties :

- *du début à « brisons là »* : **le ton est ironique**. La marquise se moque de la détresse de Cécile, ou plutôt de ses malheureuses tentatives pour cacher, à sa mère mais surtout à elle-même, la réalité de son aventure : le fait qu'elle ait pris du plaisir aux choses qu'elle « *mour[ait] d'envie de savoir* » de toutes façons. Manifester ainsi sa honte et son trouble est un piètre mensonge : il aurait mieux valu qu'elle ne laisse rien paraître, si vraiment elle voulait faire croire à sa vertu. Il sera difficile à Mme de Merteuil de faire de Cécile un nouveau elle-même<sup>6</sup>.

- *de « ce qui pour tout le monde » à « dîner à genoux »* : ce sont ici des **conseils pour tirer parti de la situation**. Elle peut profiter du plaisir qu'elle prend avec Valmont en le tournant à son avantage, c'est-à-dire en s'en servant pour paraître vertueuse, auprès de sa mère parce qu'alors elle semblera accepter la séparation d'avec Danceny, et avec Danceny lui-même parce qu'elle pourra continuer d'accepter son amour tout en refusant ses faveurs, par ailleurs comblées : « *pour avoir le double mérite, aux yeux de l'un de sacrifier l'amour, à ceux de l'autre, d'y résister, il ne vous coûtera que d'en goûter les plaisirs.* » Son autre conseil est de ne pas être trop crédule : si sa mère lui propose d'épouser Danceny, il faut qu'elle feigne la soumission, sans montrer d'enthousiasme, car cela pourrait être un piège ; « *bientôt renfermée pour longtemps, peut-être pour toujours, vous pleureriez à loisir votre aveugle crédulité* ».

- *de « vous tâcheriez donc » à « vous vous en trouvez bien »* : elle lui conseille ici de se réconcilier avec Valmont. Elle lui donne pour cela un prétexte à lui faire des avances : lui transmettre cette lettre. Cela prouve bien, encore une fois, que la marquise tient à montrer à Valmont que c'est elle qui œuvre en coulisses pour faciliter ses intrigues.

- *le post-scriptum* explicite le positionnement de la marquise par rapport au faire croire : ne pas faire croire, c'est être « enfant » et d'une « petite sottise ». C'est une marque de bêtise et d'immaturité. Cécile a un problème : « *c'est que vous dites tout ce que vous pensez, et rien de ce que vous ne pensez pas* ». Il faut y remédier.

---

<sup>5</sup> L'instruire... de quoi ? L'extrait est très allusif, très implicite, mais il s'agit bien, semble-t-il, de sexualité. Cécile remarque même à la lettre 55 adressée à Sophie, à propos de la marquise : « je l'aime plus comme Danceny que comme toi ».

<sup>6</sup> Elle y échouera d'ailleurs : loin de devenir une femme libérée (et chacun sait que ce n'est pas si facile) elle s'enferme au couvent



- L'éducation de Cécile par Valmont

**Lettre 110 (F 315-317 ; GF 361-362)**, de « la tête m'en tournerait » à « les précautions ». Cette lettre montre que Valmont ne considère certes pas Cécile comme une femme, mais comme « une petite fille », « cet enfant » qui a beaucoup à apprendre, « notre commune Pupille », sans identité si l'on en croit l'emploi du pronom « on ». Il lui semble important d' « accélérer son éducation », mais on voit qu'il y a beaucoup de ruse dans l'enseignement de Valmont. En effet, si Merteuil peut avoir intérêt à inculquer à Cécile des ruses de femmes en toute bonne foi, Valmont, comme homme, lui fait accroire ce qu'il peut retourner à son profit pour la dominer : que sa mère était elle-même de mœurs légères (pour qu'elle ne la respecte pas et, partant, ne se respecte pas elle-même), ou qu'elle a fait beaucoup de bruit pour pouvoir la recevoir dans sa chambre à lui. Enfin, le dernier point est malveillant : en omettant de lui apprendre « les précautions », il fait de Cécile un objet sexuel (« l'écolière est devenue presque aussi savante que le maître », et elle connaît « jusqu'aux complaisances ») mais qui peut tomber enceinte et être perdue de réputation.

**Lettre 140 (F 395-396 ; GF 441-442)**. Ne pas lui mentionner quelles pouvaient être les conséquences physiques de leurs ébats, profiter de l'ignorance de Cécile, relève d'une manipulation cruelle qui sert bien le « projet », puisque Gercourt ne pourrait pas ignorer l'état de sa jeune épouse. Ne sachant pas qu'elle était enceinte, Cécile ne peut pas comprendre qu'elle est en train de faire une fausse couche. Valmont conclut ainsi l'aventure : « *jamaïs peut-être, jusqu'à elle, on n'avait conservé tant d'innocence, en faisant si bien tout ce qu'il fallait pour s'en défaire !* ».

Ainsi, si Merteuil œuvre à sortir Cécile de son ignorance, et à lui donner quelques clés pour ne pas être totalement soumise à cette société phallogratique, l'enseignement de Valmont est, lui, totalement égoïste ; il prend du plaisir, plait à Merteuil en servant le projet Gercourt, se venge de Mme de Volanges qui l'a desservi auprès de la Présidente de Tourvel, mais ne cherche qu'à maintenir Cécile dans l'ignorance la plus exploitable.

- L'éducation de Danceny

**Lettre 66, de « il est encore bien jeune » à « ils l'appellent probité » (F 173 ; GF 220)**

Valmont se moque des scrupules du jeune homme. Pour lui comme pour Merteuil, faire croire est un art de vivre, et le refus du mensonge ou de la tromperie une marque de bêtise, d'immatunité et de faiblesse : « *comme s'il était gênant de promettre, quand on est décidé à ne pas tenir !* ». Selon Valmont, d'ailleurs, ces scrupules sont hypocrites. Cela entre dans une stratégie du faire croire de mauvaise foi : Danceny veut se faire passer pour honnête, pour homme de parole, mais c'est seulement parce qu'il est faible – qu'il n'est donc pas un homme. En réalité il veut « séduire la fille », mais il se fait croire qu'il vaut mieux que cela et qu'il n'emploiera pas les moyens les plus vils.

**Lettre 151, du début à « ce nouveau collègue » (F 420-421 ; GF 465-466)**

Valmont est fâché, parce qu'il est blessé dans son orgueil. Alors qu'il lui a sacrifié la Présidente de Tourvel et que la marquise est revenue à Paris, non seulement elle ne s'est pas offerte comme récompense, mais encore elle a beaucoup vu Danceny, son nouvel « écolier ». Valmont les a surpris, et Merteuil a voulu lui faire croire, sans succès, qu'elle était gênée de la rencontre des deux hommes. Mais Valmont n'est pas dupe de ses « regards dociles », qui n'ont pas « *su se faire croire aussi bien que*

*se faire entendre* ». Si Danceny est explicitement désigné comme l'élève de Merteuil (« Amant novice », « vos élèves », « leur sage institutrice », « ce nouveau collègue »), Valmont se plaint de ce que Merteuil n'a pas su lui enseigner comment cacher une liaison en société.

**Conclusion :**

